

SÉBASTIEN LAPAQUE

Au hasard
et souvent

ACTES SUD

*Moque-toi d'une mauvaise réputation.
Crains une bonne que tu ne pourrais
pas soutenir.*

ROBERT BRESSON,
Notes sur le cinématographe.

Gérard Oberlé m'adresse ses vœux. Sa lettre est postée du manoir de Pron, dans le Morvan, où il vit comme un prince de la Renaissance, au milieu de livres anciens et de vins choisis, flanqué d'une chienne à laquelle il aime faire la lecture. Sur sa carte, Gérard a fait imprimer une sentence de Spinoza : *"Homo liber qui inter ignaros vivit, eorum, quantum potest, beneficia declinare studet."* Avec mon fils Jean-Sébastien, nous prenons un dictionnaire pour dissiper le mystère de la subordonnée infinitive qui achève la phrase. Ce qui nous donne : l'homme libre qui vit au milieu des ignorants s'essaie, autant qu'il peut, à décliner leurs bienfaits. Je remercie Gérard de cette pensée en recopiant trois lignes dans mon exemplaire de la *Vie d'Agri-cola* de Tacite : *"Sicut vetus aetas vidit quid ultimum in libertate esset, ita nos quid in servitute, adempto per inquisitiones etiam loquendi audientique commercio"*, "L'ancien temps avait vu jusqu'où peut aller la liberté, mais nous avons vu, nous, jusqu'où peut aller la servitude, quand les espions nous confisquaient jusqu'à la possibilité d'échanger des paroles". Exquise, cette façon de juger notre époque borgne et bête avec le latin des vieux auteurs. Au mois de décembre, Gérard m'a écrit une lettre digne d'un chanoine du XVIII^e siècle pour dire sa tristesse de nous savoir

gouvernés par un César inculte : “*O barbara tempora, o miserandi mores ! Sub jugum inculti Caesaris, suspecti sunt docti. Poetae, philosophi, professores omnes damnosi videntur.*” La Grande Machine contrôle et confisque beaucoup de choses, mais elle ne doit pas posséder le logiciel capable de déchiffrer les courriers que les irréguliers s’adressent en latin.

*

Le 28 novembre 2008, les journaux ont célébré le centenaire de la naissance de Claude Lévi-Strauss. Ce jour, le président de la République lui a rendu visite et s’est entretenu avec lui du “devenir des sociétés modernes” – envoyez les rires enregistrés en régie. Quelques jours plus tard, nous avons bu une coupe de champagne avec mon ami Jacques Santu, né rue Laffitte à Paris, le 6 décembre 1908. Jacques a aperçu le maréchal Foch sur son cheval lors du défilé de la victoire le 14 juillet 1919, il se souvient d’avoir crié : “A bas les voleurs !” rue Royale le 6 février 1934, d’avoir vu deux régiments de spahis charger la 1^{re} *Panzerdivision* allemande du général Kitchner au bois de la Horgne, sous Charleville-Mézières, le 15 mai 1940, d’avoir caché un radio anglais à Paris, d’avoir été donné à la Gestapo, d’avoir rejoint Londres *via* la Suisse, d’avoir débarqué en Normandie en juin 1944. A cette date, Jacques avait trente-cinq ans. *Nel mezzo del cammino di nostra vita*, il lui restait quelques belles années devant lui. Les bougies de son gâteau d’anniversaire l’ont fait rigoler : il jure qu’il marche d’un pas gaillard vers ses deux cents ans.

Deux cents ans, c'est l'âge qu'aurait eu Pierre Joseph Proudhon le 15 janvier 2009. A part un article d'Edward Castleton dans *Le Monde diplomatique*, accompagné d'inédits captivants, cet anniversaire ne suscite pas beaucoup de passions. Aux Belles Lettres, Vincent Valentin publie une anthologie intitulée *Liberté, partout et toujours*, qui présente un Proudhon presque libertarien. Pourquoi pas ? Libres penseurs, fédéralistes, anarchistes, idéalistes, spiritualistes, mutualistes, royalistes et catholiques ont eu l'habitude de se faire un Proudhon à leur mesure depuis la publication de *Du principe fédératif* (1863). Proudhon n'appartient à personne, comme Georges Bernanos, George Orwell ou Simone Weil. C'est sa force – et sa faiblesse. On ne dispose pas d'éditions modernes du *Manuel du spéculateur à la Bourse*, dont la lecture serait pourtant un régal en ces temps de crise financière, de *La Capacité politique des classes ouvrières* ou du *Journal du Second Empire* dont une édition est pourtant annoncée depuis longtemps. L'éclatement de l'Union soviétique n'a pas mis fin à la punition infligée par Karl Marx à Pierre Joseph Proudhon, petit-bourgeois idéaliste renvoyé aux poubelles de l'histoire avec ses idéaux, ses rêves, sa morale dans son impitoyable *Misère de la philosophie* (1847).

*

Le Voltaire de *Candide* regardait la guerre comme une boucherie héroïque. Un moraliste contemporain moquerait une confiserie héroïque. Les journaux annoncent que la société Haribo a fait parvenir 80 kilos de bonbons à Castres pour marquer sa

solidarité avec les garçons du 8^e RPIMA tués le 18 août 2008 en Afghanistan dans la vallée d'Ouzbine. 80 kilos de bonbons pour huit parachutistes tués, ça fait 10 kilos de sucreries par bonhomme. Dans l'Empire du Bien stigmatisé par Philippe Muray sous le nom de Cordicopolis, cette effusion de bons sentiments ne choque évidemment personne. Nous nageons en pleine guimauve, on ne peut pas le dire mieux. Plus rien n'a de sens : ni cette guerre menée aux confins de l'Asie pour des motifs obscurs, ni ce geste de solidarité où la niaiserie le dispute à l'indécence. Et celui qui ose parler de cette manière se voit accuser de gâcher la fête.

*

“— Où vais-je mourir ? dit-elle.
— Sur l'autre rive, répondit le bourreau.”

ALEXANDRE DUMAS,
Les Trois Mousquetaires, 1844.

*

Député UMP des Alpes-Maritimes et maire de la ville de Menton, Jean-Claude Guibal préfère la main de fer au gant de velours dont le Pouvoir sait se munir pour caresser le moral des Français. Jeudi 5 février, il a déposé à l'Assemblée nationale un projet de loi visant à obliger les sportifs évoluant en équipe de France à chanter l'hymne national

sous peine d'exclusion de leur sélection. Quatre mois après la tragicomédie de la *Marseillaise* sifflée à Saint-Denis lors du match de football France-Tunisie, M. le député ne comprend décidément rien à la France telle qu'elle ne va pas. Englué dans l'envie du pénal, il rêve de punitions pour forcer l'adhésion au contrat social en lambeaux. Au lendemain de France-Tunisie, la ministre des Sports Roselyne Bachelot avait amusé la galerie en expliquant que, si un outrage à l'hymne national se reproduisait, le match serait immédiatement arrêté. On voudrait assurément assister à la première. Le commerce a ses raisons que la raison ne connaît pas : on attend de voir les exploitants du Stade de France éteindre les lumières et lâcher 80 000 pékins privés de football dans les rues de Saint-Denis. Moins rigolote, la ministre de l'Intérieur a expliqué que la police judiciaire dépouillerait les images des caméras implantées dans le stade pour retrouver les sauvages coupables d'outrage à l'hymne national. *Big Brother is watching you !...* Des lois, des caméras : voilà ce que sont capables d'imaginer ces gens pour faire rentrer dans le rang une jeunesse braillarde qui ne sait plus où elle habite. On veut bien croire que l'attachement au drapeau tricolore et à l'hymne national est important. Mais, comme l'autorité, cela n'a de sens que si cela va de soi.

*

J'apprends avec étonnement la naissance des "tickets-psy". Le principe est le même que celui des tickets-restaurant distribués par les entreprises

à leurs salariés, sauf que le but n'est pas de se sustenter mais d'aller se faire soigner. Dix tickets par carnet pour dix séances gratuites chez un psychiatre, un psychologue ou un psychothérapeute. "Le Ticket Psy™ est un service pour les entreprises qui souhaitent contribuer au mieux-être psychologique de leurs salariés, dans le cadre de leur obligation de prévention des risques psychosociaux", explique la société qui a introduit le concept en France. L'ordre de Goulavare est sans pitié. Sous le règne de la Grande Gueule aux dents d'or, ce n'est plus à l'entreprise de s'adapter aux hommes, c'est aux hommes de s'adapter à l'entreprise en se soumettant à des exercices de domestication. Pour optimiser la performance, améliorer la marge opérationnelle et gagner toujours plus d'argent. Le plus terrifiant, c'est notre résignation face à cette barbarie. Accordée au nouvel esprit du capitalisme, l'idéologie du conditionnement managérial progresse dans l'indifférence générale. On entend, ici et là, quelques rieurs et quelques insolents, mais cela n'empêche pas les laborantins fous du mieux-être des salariés de vendre leurs idées empoisonnées à la direction générale des grandes entreprises. Domestication, soumission, renoncement. L'homme moderne est né pour s'adapter à perpétuité.

Après cette affaire de ticket-psy, on relit les maîtres de la contre-utopie avec terreur. Tout ce que nous prenions pour des visions outrées de romanciers s'intègre doucement à notre quotidien. Les murs transparents comme de l'air de *Nous autres* d'Eugène Zamiatine, la transformation de la sexualité en simple loisir du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, les crimepensées de *1984* de George Orwell. Ce sont ces écrivains qu'il faut relire pour comprendre dans quel monde nous sommes d'ores et déjà entrés. Il y a également quelques

films à revoir – *Soleil vert* de Richard Fleischer, *Brazil* de Terry Gilliam, *The Truman Show* de Peter Weir. Et une série télévisée : *Le Prisonnier*. En apprenant la mort de Patrick McGoochan, son créateur et interprète, mardi 13 janvier 2009 à Los Angeles, nous sommes quelques-uns à nous être remémoré le fameux gimmick : “Qui êtes-vous ? – Je suis le nouveau Numéro 2. – Qui est le Numéro 1 ? – Vous êtes le Numéro 6. – Je ne suis pas un numéro, je suis un homme libre !” L’individu réduit à un numéro, fiché, estampillé, classé, condamné au bonheur obligatoire dans un village plein de fanfares colorées et de carnivals tapageurs, c’est le citoyen ordinaire des démocraties commerciales. Non pas une fiction : notre réalité. Les experts qui veillent sur notre mieux-être ne sont pas très éloignés d’une police de la pensée. Qu’on songe seulement à cette notion de *prévention des risques psychosociaux* : l’individu qui échappe au conditionnement psychologique est classé dangereux. Il faut revoir les dix-sept épisodes du *Prisonnier* et méditer sur le destin de ce déviant asocial que les bienfaiteurs du Village veulent obliger à être heureux.

*

“Vous serez déçu par ce pays qui a d’une certaine manière disparu et qui n’est pas digne de sa disparition, sauf par quelques livres, l’espace de l’art et le souvenir.”

MAURICE BLANCHOT,
lettre de février 1981 au poète et traducteur russe Vadim Kozovoï qui venait d’obtenir l’asile politique en France.